

Journal de bord de résidence

**Culture Commune- Service culturel de
l'université d'Artois**

Lundi 10 février 2020

Bien arrivée, sous un temps maussade et triste (c'était la tempête il y a deux jours) à Culture Commune, Scène Nationale du Bassin minier du Pas-de-Calais. J'ai oublié mon chargeur de mac. Pratique pour écrire... Il m'en coûtera 86 euros à la boutique spécialisée de Lens. La journée passe. Je prends mes marques dans mon nouvel environnement, une ancienne maison de mineur devenue la Maison des artistes et des citoyens. C'est ici, au rez-de-chaussée (mes appartements sont à l'étage) que se dérouleront une grande partie des ateliers et rencontres. Le bois des escaliers craque. A moins que ce ne soit les volets avec le vent. Et puis il y a une cave qui donne dans la cuisine. Je m'enferme à clé dans ma chambre. Je n'ai pas l'habitude des maisons. Comme chaque soir, je passe de longues minutes sur les réseaux sociaux. Instagram et facebook. Entre curiosité avide et culpabilité, on peut dire que j'ai le cul entre deux chaises. Pourtant consciente du caractère très vain des réseaux, je me fais tout de même avoir par ce medium chronophage.

Cependant, ce soir, je tombe sur cette citation de Felwine Sarr, économiste, écrivain, poète, dramaturge, musicien, karatéka :

« Il y a comme une main invisible qui me dirige toujours au moment crucial, vers les textes dont j'ai besoin. Etrange phénomène (...) comme si quelqu'un guidait mes rencontres et traçait mon chemin à travers les livres. Et ce quelqu'un, ce grand instructeur, me dirait « Suis ta voie, sois libre. »

J'ai l'impression d'avoir déjà appréhendé ce sentiment d'être guidée, d'avoir ressenti de façon diffuse que l'univers m'apportait ce dont j'avais besoin au moment nécessaire.

Mardi 11 février 2020

Temps magnifique. Je pars à La Ruche à l'université d'Artois à 16 heures rencontrer les L1 « arts du spectacle ». Les étudiants racontent leurs souvenirs d'enfance comme le carnaval de Dunkerque. Une des étudiantes évoque un parent éloigné qui tient à jour la généalogie de toute la famille et parcourt à vélo la distance entre les différentes parties de la famille élargie pour donner les nouvelles. J'aime bien ce personnage de facteur à vélo, de griot. Un messager antique comme un Hermès des temps modernes. Je pense que je vais intégrer ce personnage à ma fiction. J'écoute Bertrand Belin, « Hypernuit », ce magnifique album plein de mystères et de suspens. J'aimerais que le mystère entoure la pièce à écrire.

Extrait de ma note d'intention

L'époque des mines a changé. Les paysages, les corons, les cités pavillonnaires, les terrils sont en partie restés. Qu'en est-il des habitants aujourd'hui ? Combien ont vécu un, deux ou trois exils comme mes parents ? S'agit il de familles ancrées depuis longtemps sur le territoire ou de populations plus récentes ? Quels legs ont été transmis aux habitants d'aujourd'hui ? Quelles strates les traversent ? Je souhaite en filigrane interroger les notions d'espaces temporels et géographiques, les trajectoires liées au déplacement ou à l'exil.

Via cette question d'héritage ou d'ancrage, la maison, le lieu d'habitation, coron ou cité pavillonnaire aura une place importante dans la narration. Plus qu'un simple décor, la

maison aura un rôle central, comme un personnage fort en interaction avec ses habitants. Il me semble que des nœuds de tension apparaîtront lors des déplacements, intérieur et extérieur et que des parallèles entre le travail souterrain des mineurs et les différentes strates que je souhaite mettre à jour peuvent être évoqués. Les questions de l'enfouissement, de l'intériorité, de l'origine, du secret, de la transition, de la frontière entre ces différents lieux m'intéresse.

Je souhaite aussi porter un regard particulier sur les femmes, car ce sont souvent elles qui sont garantes de la transmission, qu'il s'agisse de l'éducation ou de la coutume. C'est l'espace de la maison qui leur est traditionnellement dédié, celui du domestique et de l'intérieur. Et ce sont elles également qui sont les plus fragiles économiquement et socialement. En temps de crise, leur statut est plus impacté que celui des hommes. J'imagine une vieille femme qui ne peut plus sortir de chez elle, n'entend plus grand chose et vit dans son propre monde.

La nuit, je rêve d'un four comme d'une métaphore de la maison. Ne serait-ce pas plutôt la métaphore de la mine ? Dois-je laisser de la place au four dans ma narration ? Est-ce parce que les personnages vont cuisiner des recettes de leur enfance ? A force de tout interpréter, j'ai peur de devenir folle.

Mercredi 12 février 2020

La journée est chargée, mais la maison remplie des douces énergies des étudiants venus cet après-midi pour un atelier d'écriture, de leurs textes autour de l'enfance et des rayons de soleil du printemps naissant. Je passe la soirée chez la famille F. Les deux familles chez qui j'interviens pour le dispositif « Lire et dire le théâtre en famille » sont des familles monoparentales : la mère et la fille, à des âges différents.

Il me semble que c'est une piste à suivre pour mon texte : Une femme seule avec sa fille dans une maison. J'en suis là.

Jeudi 13 février 2020

Je sens mes sens à l'affût de signes pour me guider sur mon texte. Laurent Coutouly, le directeur de Culture Commune passe boire le thé. Il me parle de cabanes à construire, des plans du quartier, des maisons de mineurs qui sont devenues patrimoine mondial de l'UNESCO. Il me parle folklore et muséification. Il me parle des jardins dont il était obligatoire de s'occuper. Si on fait le jardin, on ne pense pas à faire la grève. Arnaud m'avait parlé des gardes sur les coronas. Je pense à mon texte. Est-ce que la maison peut devenir prison ? Comment inventer une nouvelle forme d'habitat ? Je note pour plus tard. Je relis « Chez soi » de Mona Chollet en me posant la question de mon propre habitat.

J'écoute Kokoroko « Abusey junction ».

Vendredi 14 février 2020

Saint-Valentin. Je passe l'après-midi à la cafétéria du Louvre-Lens à lire *Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Je trouve passionnants certains passages sur la liberté d'écrire des femmes et la colère de Charlotte Brontë en écrivant *Jane Eyre*. C'est un de mes livres

préférés et je ne l'avais pas perçu. Enfin pas comme ça. J'y lis des conseils de Virginia Woolf pour la jeune autrice que je suis, une forme de transmission.

Je continue avec *Le dossier sauvage* de Philippe Artières aux éditions Verticales et je suis contente d'avoir croisé la route de ces ermites. Je crois qu'ils éclairent mon trajet d'écriture.

« Vivre seul, à l'écart, est devenu une attitude suspecte. On passe pour un fou ou un pervers. Aux Etats-Unis, après la guerre du Vietnam, on a permis à beaucoup de vétérans bousillés par leur expérience apocalyptique de se réfugier dans les forêts. »

« Sans pain, sans vêtement, sans lit, il brave les nécessités les plus impérieuses de la vie et marche résolument vers une existence plus rétrécie encore s'il est possible. Ce n'est point la haine des hommes, ni même la misère qui le guide, il croit voir son rêve aux limites de l'horizon, et il marche toujours. »

« Le personnage, problème devrais-je dire, a une force de dérangement de l'ordre qui est sans limite. »

Peut-être que mon personnage de femme pourrait finalement vivre en ermite en dehors de la maison. Sa fille, à l'intérieur, pourrait en grandissant devenir la gardienne de cette maison, comme une gardienne de musée. Impossible de changer quoi que ce soit en souvenir de la mère disparue. Et l'idée de la maison musée fait écho avec les cités et corons devenus patrimoine mondial de l'UNESCO.

« Comme si l'effet de ces révolutions avait été brutalement décevant. Devenir sauvage était ainsi la seule solution pour conjurer l'échec d'un idéal collectif » (...) Une lassitude, un désenchantement... presque crépusculaire ».

Je tiens quelque chose avec cette phrase. Je pense aux grèves de 1948. Cette femme pourrait avoir disparu à ce moment-là.

Extrait de ma note d'intention

En 1991, nous habitons à Moulins sur Allier, en Auvergne. Terre d'exil pour moi après avoir passé les 9 premières années de ma vie à Dijon.

*Deuxième terre d'exil pour mon père après avoir quitté Dakar au Sénégal puis Dijon.
Troisième terre d'exil pour ma mère après avoir quitté Dimbokro, en Côte d'Ivoire, Dakar au Sénégal et Dijon.*

C'est l'itinéraire maternel que j'ai envie de suivre aujourd'hui. La filiation paternelle fera l'objet d'un autre travail.

Ma mère est née à Dimbokro, en Côte d'Ivoire. Elle y vivra les 24 premiers mois de sa vie, sans pouvoir se rendre compte des disputes qui fissurent déjà le couple parental. Sa mère, 19 ans se sépare de son conjoint. Ce dernier, mon grand-père, enlève ma mère à sa famille et quitte le pays pour Dakar, au Sénégal. Il mourra 6 ans après. Tout contact est rompu avec le pays d'origine de ma mère.

En 1991, nous habitons à Moulins sur Allier, en Auvergne lorsque nous recevons un appel de Côte d'Ivoire. Un cousin de ma mère qui a réussi à retrouver le fil de sa trajectoire. La même année, elle fera un chemin inverse, retournant à l'âge de 41 ans dans un pays qu'elle

ne connaît pas, dont elle ne maîtrise pas la langue (le baoulé), dont elle est très éloignée culturellement mais où vit toute sa famille. Ma famille.

Le jour du retour au village, beaucoup de vieilles femmes ressemblant à ma mère sont assises sur leurs talons devant le portail de la maison familiale. Toutes petites, le teint clair, les cheveux gris et courts, les pommettes saillantes. Des vieilles à la peau tirée par l'âge et les travaux aux champs. Ma mère les salue, chacune, sans savoir laquelle est sa propre mère, la femme l'ayant mise au monde 41 ans plus tôt. C'est la dernière à lui être présentée. Elles tombent dans les bras l'une de l'autre. Mon arrière grand-mère, décédée peu de temps après notre rencontre, est là également.

Ce soir-là, j'entends une chanson d'Yseult (quel nom !?) qui dit « J'ai perdu la tête. Où est le chemin de ma maison ? ». Je n'entends pas la chanson en entier, je ne retiens que cette phrase.

Je crois que mon personnage de femme ermite, à l'image de Geneviève de Brabant, ermite allemande du 12^e siècle, est né. Elle passera 40 ans en forêt. 40 ans car c'est le temps que ma mère a mis pour retrouver sa famille en Côte d'Ivoire et « retrouver le chemin de sa maison ».

Je lis aussi des conseils de Philippe Artières sur l'acte d'écrire et suis bien décidée à les envisager sous l'angle de ma pratique.

« C'est dans cet acte de « passer outre », d'être soi-même en somme et non pas simplement l'expression des consensus qui font loi, de ne pas rester enfermé à l'intérieur du cercle impératif qu'ils nous fixent. C'est avant tout dans cet acte solitaire que se trouve « la création ». Tout le reste vient par surcroît. »

Mais aussi :

« Les modes de résistance passent nécessairement par l'invention, par la fiction. Je suis troublé de voir comment les luttes contemporaines m'imposent de reprendre le dossier sauvage. Les zones à défendre (ZAD) sont sans doute des imaginaires à défendre. »

Sur le travail qu'on pourrait rattacher à la mine, je trouve cette citation :

« Durant un siècle, l'humanité s'est livrée à une expérience fondée sur l'hypothèse suivante : l'outil peut remplacer l'esclave. Or il est manifeste qu'employé à de tels desseins, c'est l'outil qui de l'homme fait son esclave. »

Et cette dernière citation de Virginia Woolf : « car les femmes sont restées assises à l'intérieur de leurs maisons pendant des millions d'années, si bien qu'à présent les murs même sont imprégnés de leur force créatrice ».

Il me semble que la fille de l'ermite conservera la maison telle quelle mais n'arrivera plus à en sortir.

Lundi 17 février 2020

Je rencontre Monsieur Clément Ere à la maison. Six ans de mine. Et Arnaud m'accompagne cher M. et Mme Lehut. Julien Lehut a fait plus de 35 ans à la mine. A la fin de la journée, après quasiment 4 heures de discussions, M. et Mme Lehut nous raccompagnent à la porte, sur le perron. Comme des grands parents. Je me revois au Sénégal, petite, dans la voiture en direction de l'aéroport, la tête collée à la vitre arrière

pour garder l'image des cousins et de ma grand-mère le plus longtemps possible. Je revois mes cousins courir derrière la voiture. Je suis triste car je sais que je ne les reverrai pas d'ici les trois prochaines années. Au mieux. Pour M. et Mme Lehut, je ne sais pas si la vie me donnera l'occasion de les revoir, ni même de les remercier de leur accueil et de leur générosité.

Je retiens cette phrase dite par Monsieur Lehut, empruntée à des camarades africains de la mine : « Le ciel est trop près de la terre. »

Peut-être est-ce pour ça que j'ai souvent l'impression de m'y cogner.

Je me rends compte aujourd'hui que l'histoire du territoire est liée à la mine, mais aussi intimement mêlée aux deux guerres mondiales et à celle d'Algérie. Ce sont ces brassages géographiques et historiques que je dois creuser.

Mardi 18 février 2020

Mon atelier de l'après-midi est annulé. Je vais à Notre dame de Lorette et vais faire le tour de l'anneau avec les 580 000 noms de soldats français ou étrangers morts dans le Pas-de-Calais pendant la première guerre mondiale. Je regarde à tout hasard si je n'y vois pas mon nom de famille. Le vent souffle fort. J'ai froid et le tournis. Ce silence semble m'abrutir.

L'après midi, je pars à Douai. Je visite le musée de la Chartreuse et suis heureuse de tomber sur cette œuvre de Jean-Baptiste Carpeaux intitulée « Pourquoi naître esclave ? » où un buste de femme noire semble nous défier du regard en déliant ses entraves. Pourquoi mon personnage d'ermite resterait elle esclave de sa vie ?

Le soir, je suis invitée à dîner, chez une ancienne camarade de militantisme, Y, qui a vu mon nom sur le programme de Culture Commune. Bizarrement, son nom me dit vaguement quelque chose mais je ne me souviens pas d'elle. Mais notre rencontre date d'il y a dix ans. Peut-être ai-je oublié. Quand elle ouvre la porte de chez elle, je n'ai pas souvenir de son visage ni de sa voix. Elle habite un endroit simple et sans chichi. Peut-être même devrais-je dire de façon austère. Elle me parle de moi et semble avoir des détails précis sur ma vie alors que ma mémoire semble s'être arrêtée. Qui est cette femme face à moi ? Elle me raconte son passé de plasticienne textile, les grands noms de la haute couture avec qui elle a travaillé. Elle évoque le premier tome de son roman qu'elle m'a fait lire à l'époque et dont je n'ai aucun souvenir. J'ai pourtant bonne mémoire. Elle me parle de son père algérien, arrivé en 47 et mineur pendant 35 ans. Elle me parle de sa mère, ch'ti originaire d'un village à côté de Douai. Il n'y avait plus d'hommes. Tous étaient partis à la guerre. Sa mère était en âge de se marier. La famille l'a poussée à épouser ce jeune algérien avec qui elle aura 6 enfants. Pourquoi et comment ai-je pu oublier Y. ?

Y. vit désormais assez chichement. Nous partageons un couscous végétarien dont elle tient la recette de son père. J'apporte un flan pour faire honneur à la région. Elle me parle d'un poète écrivant en ch'ti, Jules Mousseron. En partant, elle me dit qu'elle ne m'invite pas à dormir chez elle car elle dort à même le sol. Elle me raccompagne à ma voiture, heureuse d'avoir recousu le fil de l'histoire et d'une rencontre dont je ne me rappelle pas. J'appelle plusieurs amies qui militaient au même moment. Vous souvenez vous d'elle ? A chaque fois la même réponse... « vaguement ». Le soir, en rentrant en

voiture, j'ai l'impression que la figure de femme ermite que j'essaie d'appréhender se trouve en partie face à moi. Une femme entre deux : deux pays, deux continents, entrant dans le 3^e âge. Ayant quitté sa vie de plasticienne à Paris pour vivre dans une ancienne ferme réhabilitée en HLM près du centre de Douai. Sans conjoint. Sans enfant. Loin des mondanités et de la société de consommation. Un frisson me parcourt. J'ai l'impression de me voir dans vingt ans.

Jeudi 20 février 2020

Je me dis que j'ai peut-être rêvé la rencontre de la veille et qu'Y n'existe pas ou aura disparu lorsque je chercherai à la recontacter. Je lis et vais passer l'après-midi à Lille avec Marine Bachelot Nguyen.

Je repense à la citation de Felwine Sarr :

« Il y a comme une main invisible qui me dirige toujours au moment crucial, vers les textes dont j'ai besoin. Etrange phénomène(...) »

Mon amie Lucie me dit que je dois absolument aller au LAM à Villeneuve d'Ascq. Elle y a vu des toiles de peintres spirites et elle pense que ça pourrait m'intéresser. Je ne sais pas pourquoi, j'imagine que dans mon texte, l'ermite pourrait apparaître par moment. Soit à un mineur au fond, soit à l'orée de la forêt, au crépuscule, entre chiens et loups. Qu'un mineur se passionnerait pour cette apparition qu'il apparenterait à Sainte-Barbe, sainte des mineurs et qu'il en ferait des tableaux hallucinés, amoureux et obsessionnels.

Fanny de Culture Commune me conseille le livre « L'arbre monde » de Richard Powers. Je m'empresse de le commander pour le lire pendant l'écriture.

J'avais un ami qui avait pour habitude de me dire « Il faut faire feu de tout bois. » Je le ressens intensément. Que toutes les rencontres, discussions informelles, gestes posés pendant ma résidence affûtent davantage la perception que j'ai de mon texte.

Vendredi 21 février 2020

Je travaille tout l'après-midi au Louvre-Lens, mon deuxième bureau. En Côte d'Ivoire, avoir un deuxième bureau signifie avoir un amant ou une maîtresse. Il y a de l'espace et j'aime avoir de l'espace autour de moi quand j'écris pour projeter loin mes idées. J'aime avoir la nature autour de moi pour ressentir son pouls et être au plus près de son énergie vitale. Demain, je repars pour deux semaines à Paris et espère avoir le temps de travailler sur le texte. Et de rester dans ma bulle de recherche, à proximité de l'ermite.

Extrait de ma note d'intention

Comme dans mes précédents textes, je souhaite faire de la place à une nature vivante, à la fois sensuelle et indomptable Je souhaite que le féminin soit au cœur de mon travail. Je souhaite laisser une part belle à l'oralité, aux accents, aux contes comme éléments de transmissions.

A Paris

Comme d'habitude, je cours de rendez-vous en rendez-vous et ne trouve pas le temps. J'entends mon frère, qui fait du rap, s'écrier « Fous, vieux, vieillards, levez vos boucliers ». Sur le coup, ça me parle.

Je discute avec Sarah, metteuse en scène, sur la question de la folie. Je crois que ça éclaire le personnage de la fille de l'ermite, littéralement folle de tristesse depuis la disparition de sa maman. Qui parfois se perd dans ses angoisses et tente de les contrôler au mieux en gardant l'apparence de la « normalité ». Mais parfois le vase se fissure...

Dimanche 08 mars 2020

De retour à la maison à Lens. J'ai l'impression de ne l'avoir jamais quittée et que je laisserai un peu de moi ici. C'est bizarre cette sensation de se sentir chez soi. Ça m'arrive rarement. Je pense que c'est aussi lié à l'accompagnement très généreux de Fanny et d'Arnaud de Culture Commune. Leur présence m'est précieuse. Je lis beaucoup de choses autour de la maison et de l'habitat, ça doit me travailler également. Je cherche moi-même où vivre et où m'installer. Après « le petit déjeuner des familles » du matin dans le cadre du festival « Qu'est ce qu'on fabrique en famille », je file au LAM à Villeneuve d'Ascq. Il y a la plus grosse rétrospective française de l'œuvre du sud africain William Kentridge et je suis très impressionnée par sa poésie, son humour, son travail sur les ombres et les processions. J'aime également les chants sud africains scandés ou se déployant en harmonieuses mélodies. Je continue ensuite sur la partie d'art brut. Les peintres spirites dont me parlait Lucie et les œuvres de personnes hospitalisées à Saint-Alban, lieu qui m'intéresse au plus haut point pour un tout autre projet. Je reste longtemps devant les œuvres de Modigliani. C'est la première fois que j'en vois. Je suis attirée par le regard vide, sans pupilles. Il me semble que c'est comme ça que Barbara sera vue. Sainte Barbe. L'ermite. Barbara, c'est son nom. Suite à la rencontre avec Y., de mes amitiés avec des femmes franco-maghrébines, mon rapport à l'exil, il me semble que Barbara aurait pu être mariée avec un mineur marocain.

A la suite des grèves de 48, où l'Etat a usé de la force contre les ouvriers, certains d'entre eux, qui n'avaient pas la nationalité, ont été expulsés. N'est-ce pas ce qui est arrivé au mari de Barbara ? Trahie par l'Etat, son mari expulsé, elle aurait pu trouver la force de partir dans ces conditions. Le traumatisme me semble assez fort pour avoir provoqué en elle une colère, une fureur et un sentiment d'amertume, un manque tel qu'elle aurait pu trouver la force de partir.

Je pense aussi aux 4 éléments, l'air, la terre, l'eau, le feu qui pourraient structurer le récit sous forme de chapitres. Eléments qu'on retrouve au fond et au jour, dedans et dehors. Et j'aime l'astrologie, même si je n'y connais rien.

Lundi 09 mars 2020

Je décide de partir au matin tôt en forêt de Vimy. Il me semble que c'est dans ce type de forêt chargée d'histoire que Barbara aurait pu se cacher. J'y arrive à peine que le tableau de bord de ma voiture commence à s'emballer et que le moteur s'arrête lentement. Je dérive vers la droite en essayant de me garer. N'ayant plus de batterie sur mon téléphone, je me dirige vers le point information du mémorial canadien pour recharger le téléphone, appeler l'assurance qui appellera la dépanneuse pour remorquer le véhicule. J'ai à peine le temps d'apprécier le paysage mais il semble que la forêt souhaite que je reste. Les arbres sont très clairsemés, pas très touffus ni denses. Il me semble

aussi qu'une grosse partie de la forêt est interdite suite à la découverte de différents explosifs datant de la 1^{ère}GM et n'ayant pas encore assumé leur fonction. Aurait elle pu vivre dans cette forêt ? Ce n'est pas sûr, mais je m'inspirerai en partie de cette imagerie, des ombres qui l'habitent, du sol vallonné façonné par la guerre. Je m'inspirerai de la lumière et des corbeaux. De cet imaginaire mystérieux et mystique.

Forêt de Vimy



Mardi 10 mars 2020

J'écoute toute la journée Sarah Neufeld et son violon. J'ai noté sur mon cahier « Entre les murs de béton, on aperçoit un chevreuil ». Philippe Artières.

Je reprends mes notes sur *Les évaporés du Japon* de Léna Mauger et Stéphane Remael, livre que j'ai acheté il y a dix ans et que je n'ai jamais pris le temps de lire.

« La boue a pénétré mes chaussures, j'avance à pas lents, je parle aux arbres (...) Deux jours que je marche, les pieds crottés, les habits humides, la boule au ventre à chaque cri d'animaux. C'est terrible une forêt la nuit. Je suis descendu du train au pied du mont Fuji et je me suis enfoncé dans la forêt d'Aokigahara, comme aimanté par ses légendes, pièges de lave, boussoles qui ne donnent plus le nord, brume magique, désespérés venant se donner la mort dans le secret de la nature (...) Aokigahara est surnommée « Jukaï », mer d'arbres. Je suis englouti par ses vagues denses et sombres. »

On croirait qu'il décrit la forêt de Vimy.

Je lis *Se défendre* d'Elsa Dorlin et il me semble que la fuite de Barbara est aussi un moyen de défense face à un monde disloqué et accidenté.

Sur la première page du texte, j'ai écrit « Aux mamelles ». Peut-être en référence aux femmes du récit. Peut-être aussi parce que les deux terrils aux pieds desquels j'écris ressemblent à ces deux collines à Dakar auxquelles le nom de « mamelles » a été attribué. J'écris deux courtes scènes. J'ai peur qu'on dise à terme, si je donne à lire ce journal de bord, qu'il est plus intéressant que le texte lui-même. On dit souvent ça dans les comités de lecture, que le dossier est plus intéressant que le projet lui-même alors que ce sont deux objets différents et complémentaires.

J'ai une vision de Barbara, debout à l'intérieur d'un arbre, cachée par l'écorce et le feuillage. Ce n'est pas une maison sur l'arbre, mais à l'intérieur.

J'écoute Arvo Pärt, *Fratres*. En boucle. C'est sur cette musique que j'écrirai les passages autour de la peinture.

Je repense à Vimy. Et à cette citation de Paul Eluard « Il y a un autre monde et il est dans celui-ci ». Le texte est donc déjà présent, ici. Et puis, Eluard a été à Saint Alban. A cette heure-ci, à ce moment de recherches et de début d'écriture, pour moi, tout fait signe. Tout fait sens.

Mercredi 11 mars

J'envoie ce journal à Sarah Gerber, la metteuse en scène dont je parlais plus haut. Je travaille avec elle à une réécriture de *Mademoiselle Julie* de Strinberg. Elle connaît bien Emilie Zehnder du service culturel de l'université d'Artois car elle y a été en résidence il y a 7/8 ans. Je lui propose de suivre ce travail, parce que j'ai l'impression que ça peut lui parler... Elle m'écrit ce matin en me disant que Modigliani est son peintre préféré et que son deuxième prénom est Barbara.

Décidément, tout fait signe et tout fait sens.

Je passe l'après-midi avec les master « arts du spectacle » de l'université d'Artois accompagnés de leur professeur Nathalie Gauthard. Je leur lis ce journal de bord. Et il s'est passé cette chose assez incroyable. C., en stage à Culture Commune, était toute émue. Elle a assisté à la lecture de « Sutures » avec Karima El Kharraze et Marine Bachelot Nguyen en octobre dernier à Villeneuve d'Ascq. On évoque toutes trois dans cette lecture performative l'histoire de nos ascendants.e.s. Et l'histoire de ma mère ressemble à l'histoire de sa grand-mère, qui a appris à l'âge de 15 ans qu'elle avait été adoptée. C. habite en région parisienne et s'est installée dans le Pas-de-Calais pour se rapprocher de la famille biologique, retrouvée depuis. Elle nous raconte tout ça, pleine de pudeur et cite le nom de sa grand-mère, « Bocquet ». Et là, une étudiante du master, A., s'étonne « Mais c'est mon nom! » Elles discutent, elles échangent des dates, des noms, se rendent compte qu'elles ont toutes deux de la famille dans la baie de Somme. Et qu'elles sont sans doute cousines. Mon texte parle de retrouvailles et elles semblent avoir eu lieu sous nos yeux ébahis, dans ce cercle de partage éphémère.

J'aime laisser la place à l'invisible. C'est là que la magie advient.

Je dîne le soir avec Arnaud et Emilie, de Culture Commune et du service culturel de l'université d'Arras. Arnaud me parle d'Augustin Lesage, chef de file des peintres spirites. Je vais m'y pencher. J'imagine que la création, si elle doit voir le jour, sera accompagnée d'une exposition des œuvres de Jean Guidet. Qu'on pourra y voir non pas ses peintures mais son travail préparatoire. Je vais en parler à mon amie P., qui dessine, joue, écrit... Je pense qu'on peut inventer quelque chose ensemble autour de ses dessins, de Barbara et de Jean Guidet.

Jeudi 12 mars

Je reçois le comité de culture de Culture Commune à la maison pour un apéro. On est censé parler de *La grande Ourse* qu'ils ont lu. J'apprends juste qu'un des membres n'a pas réussi à lire le texte en entier. Damn...

Je rêve que Jean Guidet, le peintre mineur, se fait surnommer « L'homme à la Barbe » ou « Jean Guidet dit Le barbu ». Et il s'appelle Guidet. On y retrouve le mot guide.

C'était l'allocution de Macron ce soir. Je commence enfin à prendre toutes ces informations sur le coronavirus au sérieux.

Playlist de résidence

Agnès Obel « Aventine »

Bertrand Belin « Hypernuit »

Arvo Prät « Fratres »

Nick Cave « Jubilee Street » et « Ghosteen »

Sarah Neufeld